Ami du Clergé du 29 octobre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Dédicace. — II. Les divers temples de Dieu, 641. — III. Les églises de France, leur importance et leur rôle social, 642.
Cours de prônes sur les Evangiles. — LXIII. *22e Dim. après la Pentecôte :* Le respect dû à l'autorité, 645. — LXIV. *23e Dimanche :* Prière humble, confiante et reconnaissante, 647.
Conférences à des Ligueuses. — II. L'humilité dans l'apostolat, 649.
Sujets de circonstance. — *Pour une bénédiction de cloches :* Voix des cloches, voix de Dieu, 651. — *En faveur de l'Œuvre des Vocations :* Pourquoi il faut s'y intéresser, 653. — *Adresse à un Evêque en visite dans une paroisse,* 655.

POUR LA DÉDICACE

II

LES DIVERS TEMPLES DE DIEU

Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.
Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes.
(Apoc , xxi, 3).

Mes frères,

Toute la liturgie catholique renferme un sens divin qui est un aliment pour l'âme chrétienne. Mais je ne sais s'il est une fête dont l'Office abonde en symbolismes, en sève mystique, en pieuses élévations à l'égal de celui de la Dédicace. Prenez l'*Introït,* les oraisons, l'épître, la prose, la préface propre de la messe, les antiennes et l'hymne des Vêpres, sans parler des autres parties : partout vous retrouvez la même manne spirituelle.

Voici les diverses considérations qu'elles vous suggèrent.

* *

1. — Le temple du Seigneur, c'est d'abord l'*univers.* Dieu est partout, mais il a fait de la nature le siège de sa présence visible. *Terram imples,* affirmait-il par la bouche de Jérémie (xxiii, 24). Temple magnifique que celui là. Il y réside par sa puissance, par sa sagesse, par sa justice, par sa providence, par sa bonté. Quelle splendeur au-dessus de nos têtes ! Quelles richesses autour de nous et sous nos pieds ! Sur chacun des êtres qui peuplent ce monde, son nom éclate en lettres ineffaçables. C'est ce qui faisait dire au farouche Carrier par un paysan vendéen : « Vous pouvez abattre clochers et églises, il nous restera un syllabaire, le firmament, que vous êtes impuissant à détruire et où nous apprendrons nos enfants à épeler le nom de Dieu. »

2. — Le temple du Seigneur, c'est le merveilleux édifice construit *à Jérusalem* par le roi Salomon sur l'ordre de Dieu, d'après les indications les plus circonstanciées, avec les matériaux les plus précieux, rehaussé de toutes les richesses de la nature et de l'art ; où il voulait être adoré officiellement, nationalement, par son peuple et où il promettait que seraient ouverts tous les jours ses yeux et son cœur (II Par., vii, 16). Vous savez la place que, de par la volonté de Dieu, le temple de Jérusalem a tenu dans toute l'histoire du peuple d'Israël.

3. — Le temple du Seigneur, c'est la *Jérusalem céleste,* dont nous faisons la résidence, le palais du Roi des rois, où il se montre face à face à ses élus, où il les nourrit de la substance de sa gloire, où il partage avec eux sa félicité. Tous les temples terrestres ne sont que l'image et le vestibule de la Cité sainte. C'est elle que le Psalmiste a chantée dans un langage prophétique en des accents incomparables ; c'est elle qu'a décrite, autant qu'il était en lui, l'apôtre S. Jean dans son Apocalypse ; c'est d'elle que les saints ont rêvé et dont les délices les ont si puissamment attirés. L'hymne des Vêpres nous la représente construite avec des pierres vivantes qui ne sont autres que les saints. Le divin Architecte les a, du marteau de l'épreuve, taillées, sculptées, ciselées ici-bas avec art, avant de leur donner une place dans son céleste édifice.

4 — Le temple de Dieu, c'est l'*Eglise,* la société des fidèles établie par Jésus-Christ et que S. Paul dit être son Epouse (Eph., v, 7). Issue de son côté ouvert sur la Croix, il l'a acquise au prix de son sang (Act., xx, 28), il l'aime du plus tendre amour (Eph., v, 25), il se plaît à la parer des dons surnaturels les plus magnifiques comme d'autant de joyaux précieux (Is., lxi, 10). En elle, il fait ses délices d'habiter, avec elle il est jusqu'à la consommation des siècles (Mt., xxviii, 20), d'elle il fait le siège de la foi, le sanctuaire de l'espérance, le foyer de la charité. (Préface propre de la messe). Il lui est présent par la vérité, dont elle est la dépositaire, la gardienne, l'interprète ; par sa grâce, dont elle est la dispensatrice; par son Esprit qui l'assiste et la soutient; par son amour enfin qui entretient la flamme qu'elle promène partout jusqu'aux confins de la terre, même au prix des persécutions.

5. — Le temple du Seigneur, ce sont *tous les édifices du culte catholique,* monuments grandioses de l'architecture ou humbles sanctuaires construits dans tous les centres religieux. Ce qui leur donne à tous une incomparable grandeur, ce qui les rend sacrés, ce qui en fait l'âme, c'est la présence substantielle et corporelle du Dieu-Hostie. Là, au tabernacle, nous avons le Dieu après lequel toute l'humanité antique avait soupiré, l'Emmanuel, le Dieu proche de nous, le Dieu avec nous, le Dieu à nous (Is., ix, 6 ; Mt., i, 23 ; Gen., xlix, 26).

Ici sont tous les souvenirs de la vie du Christ et de sa mort : la Crèche, le Chemin de la croix, l'Autel, le Calvaire, la Table sainte. Nous y retrouvons le mémorial de ses dons. Voici le baptistère

où l'enfant nouveau-né a reçu la naissance chrétienne, la table de communion où il a été fait le convive du Christ, le tribunal de la miséricorde où tant de fois il a reçu le pardon de ses fautes, la chaire d'où lui a été distribué si abondamment le pain de la vérité.

6. — Enfin, le temple du Seigneur, c'est *chacun de nous*. Le divin Maître nous l'a enseigné, l'Apôtre nous l'a redit à maintes reprises. Même en notre enveloppe de chair, Dieu daigne habiter (I Cor., III, 16; II Cor., VI, 16). Lui-même nous a façonnés à cette fin : c'est au jour de notre baptême qu'a eu lieu la consécration au culte, au service de Dieu, de notre corps et de notre âme par des rites à peu près semblables à ceux de la consécration d'une église. Et le séjour en nous de l'Hôte divin ne veut pas être que passager : dans ses desseins il doit être permanent, ainsi qu'il le laissait entendre quand il disait : « Si quelqu'un garde ma parole, mon Père et moi nous viendrons et nous établirons en lui notre demeure. » (Jo., XIV, 23). En ce sanctuaire intime, il veut recevoir nos hommages ; mais il veut aussi nous conduire, nous diriger, nous éclairer, nous aider dans la poursuite de notre destinée éternelle.

Inhabitation divine qui nous rend saints et dont l'Eglise s'inspire lorsqu'aux messes solennelles elle fait encenser l'assemblée des fidèles, et lorsqu'au jour des funérailles de quelqu'un d'entre eux elle promène l'encens autour de sa dépouille mortelle. Honneur qui nous crée par contre l'obligation de nous traiter, nous et nos semblables, avec tout le respect que méritent la présence et la propriété de Dieu.

* *

Encore une fois, qu'elle est belle la liturgie catholique qui nous rappelle de si grandes leçons ! Lisons donc avec piété l'Office de ce jour, méditons-en les enseignements et remportons de cette fête la résolution d'honorer dignement Dieu, et dans la nature, et dans l'Eglise, et dans ses temples, et dans nous-mêmes, afin que nous méritions d'aller un jour l'honorer en compagnie des saints dans la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.

III

LES ÉGLISES DE FRANCE, LEUR IMPORTANCE ET LEUR RÔLE SOCIAL

Mes frères,

Après nous avoir invités à célébrer solennellement le souvenir de tous nos saints et le jour anniversaire de tous nos morts, la liturgie chrétienne nous rappelle aujourd'hui la Dédicace, autrement dit la consécration à Dieu de toutes nos églises.

Nos églises ! Ne sont-elles pas quelque chose de notre patrimoine national ? Et plus que cela, ne sont-elles pas quelque chose de Dieu sur la terre ?

Regardez autour de vous, m. f. Partout, dans tous les villages de notre pays, sur les flancs abrupts des montagnes ou dans les prairies, les vallées, dans les plaines au milieu de l'océan des moissons, sur les coteaux couronnés de vignes, parmi les ruches tumultueuses que sont les cités modernes, sur les grèves battues par les flots aussi bien que dans les paisibles clairières des grandes forêts, partout où quelques foyers se sont rapprochés pour assurer la continuité de leur destinée, vous voyez un monument, antique ou tout neuf, élancé ou massif : c'est une église, c'est un temple chrétien, comme surgi du sol pour répondre à l'appel du ciel, un sanctuaire, embelli des magnificences de l'art, enrichi de l'or des calices et des ciboires et de la soie des ornements sacrés, animé par la splendeur des cérémonies liturgiques ; — c'est une église, c'est-à-dire comme le tabernacle agrandi du Dieu de l'Eucharistie, du Christ Jésus, qui a voulu être avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Je veux donc, en ce jour anniversaire de leur consécration, chanter la gloire de nos chères églises, de celles qui sont vieilles et de celles qui sont toutes neuves. Je veux vous montrer leur importance dans notre vie personnelle et leur rôle dans notre vie sociale.

A cet effet, je répondrai en cet entretien à trois questions :

Nos églises, pourquoi les avons-nous bâties ? Quels trésors y sont renfermés ? Qu'adviendrait-il si elles venaient à disparaître ?

I. — *Pourquoi les avons-nous bâties ?*

Pourquoi nous avons bâti nos églises ? M. f., la raison en est très simple. Mais comme il paraît, à certains jours, que plusieurs ne l'ont point entendue ou, tout au moins, ne l'ont point comprise, il n'est pas inutile de la répéter. Pourquoi avons-nous bâti nos vieilles et nombreuses églises ? Simplement parce que nous voulions, par elles et à leur ombre, rendre à Dieu le culte qui lui est dû.

Les églises sont la floraison naturelle du culte catholique. D'abord parce qu'elles en sont la manifestation extérieure. Il est évident qu'on ne peut point adorer Dieu, croire que le divin Maître nous a assez aimés pour demeurer au milieu de nous, et ne pas avoir à cœur de lui offrir, au milieu de nos villes et de nos villages, l'hospitalité.

Il est évident que, lorsqu'on croit à Dieu et à Jésus-Christ, on ne peut pas se contenter des gestes transitoires de la prière, mais qu'on éprouve le besoin de dresser devant le ciel un geste permanent qui soit un signe de croix. — Eh bien ! m. f., nos églises, c'est cela justement : c'est un signe de croix fait avec les pierres sur le sol de la patrie. Nos églises, c'est la traduction nécessaire du culte extérieur que nous avons, dans la sincérité de notre foi et dans l'ardeur de notre amour, le besoin de rendre à Dieu. C'est pourquoi, voyez-vous, parce que les églises sont les signes de croix faits avec de la pierre sur le sol des patries, c'est pourquoi les églises sont justement d'autant

plus belles, d'autant plus grandioses que les patries sont croyantes et que les fidèles sont généreux.

Si vous voulez juger promptement ce que vaut la conviction catholique d'un peuple, vous en avez deux moyens très sûrs : regardez comment les petits enfants font le signe de la croix, et regardez aussi comment les paroisses bâtissent des églises. Si la foi est profonde, si la charité est ardente, le signe de croix fait avec de la pierre sera un signe de croix grandiose et radieux. Si au contraire la foi est misérable et chétive, si la charité, au fond de l'âme, est incapable d'inspirer un peu de générosité effective, alors Dieu, peut-être, habitera encore au milieu de ces froides populations, mais il habitera dans une mansarde et la misère de ses tabernacles témoignera de la pauvreté de leur foi et de leur amour.

Ainsi, nos églises sont la manifestation extérieure et comme le symbole de notre foi et de notre charité. C'est pourquoi nos églises, — je le dis avec fierté, — sont magnifiques. C'est pourquoi tous les siècles de notre histoire, les uns après les autres, se sont mis à en construire. C'est pourquoi, même ce vingtième siècle auquel il convient enfin de rendre justice, que l'on aurait pu croire assourdi par les clameurs de l'incrédulité et les moteurs de toute sorte, ce vingtième siècle, croyant et fidèle, ne cesse, lui aussi, de semer sur notre sol un nombre incalculable d'églises et de répéter, après tous les autres, son magnifique Signe de Croix. Nous bâtissons des églises pour rendre un culte à Dieu et, par ce culte, *manifester notre foi*.

Ce n'est pas tout, m. f. Nous bâtissons des églises pour rendre un culte à Dieu et, par ce culte, *stimuler notre foi*. Car les églises, voyez-vous, ne sont pas seulement des effets : elles sont aussi des causes, ou, si vous aimez mieux, des sources : source de foi, source de prière, source de recueillement, source d'amour et de charité. Nos aïeux les ont bâties pour que, sous leurs voûtes, à la lueur indécise de leurs vitraux, le recueillement de nos âmes soit plus facile et notre prière à Dieu plus fervente.

Je sais bien que contre ce second bénéfice des églises, il est de mode, chez certains catholiques, de s'insurger ; je sais que plusieurs trouvent une certaine élégance à répéter qu'ils prient aussi bien chez eux que dans la maison de Dieu et que même, pour dire toute leur pensée, ils y prient mieux. M. f., je ne le crois pas et je me défierai toujours, pour ma part, d'une âme si froide, si peu fraternelle et si peu charitable qu'elle trouve moins de goût à la prière publique qu'à la prière privée. Et même si c'était vrai, ce ne serait vrai que pour des exceptions qui demeureront toujours des exceptions.

Pour la masse des fidèles, nous avons besoin d'églises. Il faut la solennité des temples pour introduire un peu à la solennité de la prière et à la majesté de Dieu. Il faut le recul du tabernacle et l'ombre des chapelles pour émouvoir la sensibilité et, par elle, faire passer un peu d'espérance et de foi.

Après tout, n'est-ce pas, m. f., la pratique universelle ? Même parmi les hommes et quand il s'agit des choses de ce monde, ne tenons-nous pas à mettre l'idée dans son cadre, comme nous disons, et dans un cadre approprié ? N'avons-nous pas besoin des choses extérieures pour que l'esprit entre de plain pied dans le respect des choses intimes et voilées ?

Des églises, nous en avons donc besoin et nous en avons bâti pour manifester notre foi et pour alimenter notre culte ; nous en avons bâti, parce que nous aimions Dieu de tout notre cœur, et parce que nous voulions, par ces églises mêmes, nous aider encore à l'aimer davantage.

II. — *Quels trésors y sont renfermés*

Et maintenant, m. f., ces églises de notre pays, bâties avec une profusion contre laquelle, j'espère, vous ne protesterez plus maintenant, ces églises de notre pays, quels trésors renferment-elles aujourd'hui et réservent-elles pour demain ?

Je pense n'avoir point besoin d'expliquer ma formule, quand j'ai parlé de trésors. J'espère bien que personne d'entre vous n'a compris que je faisais allusion aux trésors matériels de nos églises. Je n'y faisais pas allusion, d'abord parce que toutes n'en renferment point, parce que le plus grand nombre n'en renferment plus. Je ne parle donc point du trésor matériel de nos églises. J'ai voulu simplement poser cette question : quels trésors spirituels renferment et contiennent encore pour demain et les siècles à venir les chères églises de notre pays ?

Et je réponds, m. f., si vous le voulez bien, avec l'aide de S. Thomas d'Aquin qui nous dit que les trésors spirituels des églises étaient figurés par les trésors spirituels du vieux temple de Salomon. Si nous voulons donc savoir ce que contiennent les églises de France. nous n'avons qu'à regarder ce qui était enfermé dans le Saint des Saints.

Or, dit S. Thomas d'Aquin, dans le Saint des Saints il y avait une première richesse : c'étaient les tables de la Loi, ces pierres vénérables où, sous la dictée de Dieu, le chef du peuple choisi avait, d'une main tremblante, écrit ses commandements. — Dans nos temples catholiques, dans nos églises, le premier trésor spirituel, ce sont encore les tables de la Loi, mais non plus seulement les tables de l'ancienne Loi ; celles-là, sans doute, nous les avons conservées ; mais ces tables de crainte, nous les avons complétées par les lois de charité et d'amour ; et le trésor spirituel que nous conservons d'abord, ce ne sont point seulement les commandements de Dieu, c'est le cher et doux Evangile du Christ.

Oui, m. f., voilà le premier trésor de nos églises catholiques. Car, dites-moi, n'est-ce point ici qu'on le prêche ? N'est-ce point dans nos églises qu'on l'apprend même par cœur aux petits enfants ?

N'est ce point ici qu'on le fait réciter jusqu'à la fin et que, chaque dimanche, vous pouvez venir en entendre les leçons ?

L'Evangile du Christ, m. f., on ne peut pas nous le voler. Nous ne demandons pas mieux qu'on s'en serve et Dieu sait que nous avons été des premiers à le vulgariser. Mais l'Evangile de Jésus-Christ, nous n'entendons pas qu'on nous en dépouille ou qu'on en fasse une contrefaçon. L'Evangile du Christ, nous le revendiquons comme notre propriété personnelle, si ce n'est point notre propriété exclusive, et nous entendons, sous la conduite du Souverain Pontife, avoir seuls le droit de le prêcher sans défaillances, ni obscurités ni mensonges. L'Evangile du Christ, c'est à nous, par l'Eglise, qu'il appartient.

Et je n'ai pas besoin, j'imagine, de vous faire sentir toute l'importance de ce trésor. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que l'Evangile de Jésus-Christ, c'est la lumière du monde, et qu'en dehors de lui il n'est, ni sur les choses, ni sur nous-mêmes, ni sur l'avenir, aucune clarté.

Je sais bien, m. f., que quelques-uns ont assez de témérité pour le contester. Je sais bien qu'il fut un homme qui, à la tribune du Parlement, eut un jour l'audace et la témérité de dire que cette lumière de l'Evangile, il l'avait éteinte pour toujours, et de dire cela en des termes si douloureux qu'ils sont restés gravés à jamais dans nos cœurs blessés : « Nous avons, disait-il, arraché à la conscience humaine toute croyance à l'au-delà ; nous lui avons dit que derrière les nuages il n'y avait que des chimères ; ensemble, d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus. » Ainsi disait-il... Mais non ! ils n'ont point éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus ! Non, elles ne sont pas mortes, les clartés de l'Evangile ! Ils peuvent les avoir éteintes, malheureusement, dans trop d'âmes et trop de consciences ; ils peuvent rêver de les éteindre tout à fait dans l'âme des petits enfants. Mais, en votre nom, n'est-ce pas, comme en mon nom à moi, comme en celui de la France catholique, je proteste contre l'affirmation et je jure que les lumières du ciel semées et jetées par l'Evangile, ce sont des lumières qu'il n'est pas besoin de rallumer, parce que nous n'avons jamais senti leur déclin.

A la première richesse que renferment nos temples, les tables de la Loi, c'est-à-dire l'Evangile du Christ, il faut ajouter une seconde richesse, figurée, elle aussi, par les richesses du vieux temple de Jérusalem : la Verge d'Aaron, c'est-à-dire le pouvoir sanctificateur du sacerdoce.

Oui, m. f., c'est dans nos églises que ce pouvoir s'exerce, puisque c'est dans nos églises qu'on baptise, dans nos églises qu'on absout, dans nos églises qu'on bénit les noces humaines, dans nos églises qu'au milieu des larmes on fait descendre sur les ossements humiliés une dernière bénédiction et qu'on adresse au mort un consolant au-revoir. Pour qui donc, ici, les choses que je viens de dire ne représentent-elles point des réalités ? Qui donc ici n'a eu la joie d'être pardonné par un ministre de Jésus Christ ? Qui donc ici n'a pas goûté la consolation de conduire une dernière fois, dans son église aimée, le cercueil que tout à l'heure il faudrait abandonner ? Et ce dernier jour, ah ! je sais bien que l'Eglise n'a pas pu en enlever toute l'amertume ; mais elle a fait mieux : elle a transfiguré cette amertume, elle a fait de nos larmes humaines une tristesse chrétienne, et à travers nos yeux brouillés, l'Eglise du moins, en chantant sur nos morts, nous a montré le Paradis.

Enfin, dernière richesse spirituelle de nos églises, figurée par la dernière richesse du Saint des Saints : la manne, c'est-à-dire non plus maintenant le pain grossier donné pour la nourriture des corps, mais le Pain des Anges donné pour la consolation, pour la force et pour l'espoir des âmes ; la manne, c'est-à-dire, m. f., Jésus-Christ réellement présent au Tabernacle et nous ayant assez aimés pour demeurer avec nous jusqu'à la fin des temps.

Nos églises, comprenez vous maintenant pourquoi nous en avons tant besoin ? Tout à l'heure, je vous disais que nous en avions besoin pour honorer Dieu et pour nous aider à le mieux servir. Maintenant, c'est encore une raison plus douce, une raison plus personnelle et plus directe : les églises, nous en avons besoin pour que Dieu, avec ses lumières, avec ses espoirs, avec ses pardons, pour que Dieu soit avec nous.

III. — *Qu'adviendrait-il si elles venaient à disparaître ?*

Enfin, m. f., la dernière question : quel état social suppose nécessairement la construction des églises, et quel état social, par conséquent, suppose leur fermeture ou leur destruction ? C'est encore S. Thomas d'Aquin qui va nous répondre, toujours en s'inspirant du même symbole : le temple de Jérusalem.

Ce temple de Jérusalem n'a pas été bâti dès l'origine du peuple juif, ni au commencement de son histoire. Sans doute, l'emplacement en avait été déjà désigné, mais il fallut attendre, après la sortie d'Egypte et le gouvernement des Juges, il fallut attendre l'installation des premiers rois et l'arrivée de Salomon pour que le temple fût commencé, et S. Thomas nous en explique la raison : « On ne pouvait pas bâtir le temple, tant que l'état social des Juifs était menacé, tant que la paix n'était point établie au milieu d'eux et aux alentours, tant que, par la bénédiction de Dieu, ils n'avaient pas triomphé de la rivalité des rois voisins et de leurs perpétuelles menaces. Autrement, conclut-il avec une simplicité ingénue, ces rois voisins et hostiles eussent été tentés, dans leur cupidité, par les richesses mêmes du Temple et seraient venus le dévaliser. »

Le Temple donc ne fut construit qu'aux heures tranquilles de David et de Salomon, la majesté de

Jéhovah s'étant contentée jusque-là de la tente fugitive où elle voulait bien descendre et où l'Arche d'alliance était gardée.

M. f., la leçon n'est point difficile à tirer de ce fait. Pour bâtir des églises, surtout pour les bâtir grandioses et magnifiques, il est nécessaire que l'on jouisse de la tranquillité et de la paix. Nos églises apparaissent ainsi comme la fleur divine d'une patrie tranquille et heureuse, comme la couronne royale que les nations peuvent se donner quand elles sont sûres d'elles-mêmes et certaines de leur avenir. N'est-ce pas aujourd'hui encore, ce qui se passe dans nos pays de mission ? Est-ce que, pour bâtir quelque sanctuaire, nos missionnaires n'attendent pas que la tranquillité publique soit aussi parfaitement assurée que possible ?

Puisque donc la construction des églises réclame, de toute nécessité, la paix des patries, inversement, m. f., quand vous voyez les églises chanceler, ayez peur et tremblez ! Tremblez pour qui ? Pour elles ? Oh ! non, tremblez seulement pour la patrie qui les abrite, car, si les églises chancellent, c'est que le sol de la patrie est lui-même soulevé, bouleversé ; c'est qu'il gronde intérieurement des orages et des volcans. Quand les églises chancellent, c'est que la paix s'en va. De cette vérité vous avez une preuve évidente dans la tragique histoire, depuis dix mois, de nos voisins d'Espagne...

* *

Vous ayant ainsi dit les raisons que nous avons de bâtir des églises, les trésors qu'elles renferment, les conditions sociales qu'elles supposent, je termine par un mot de la Sainte Ecriture, qui vient nécessairement aux lèvres : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine !* Que vos temples sont aimés, ô mon Dieu ! » Que vos eglises, ô Christ Jésus, que nos chères et vieilles églises sont aimées ! Comme elles le furent par tous les aïeux qui nous ont précédés et dont il nous répugne de démentir le vieux culte ! Comme elles le furent par nos pères et par nos mères, qui nous y ont conduits tout petits, et qui nous y ont appris à prier ! Comme elles le furent, ô Christ Jésus, par nous-mêmes aux heures où nous avons davantage prié, à l'heure de notre Première Communion, à l'heure de notre vocation, quand s'établissait, entre le Tabernacle et notre âme, un dialogue héroïque, où nous répondions à Dieu : « *Oui,* toujours *oui !* » Qu'elles sont aimées, ô Christ Jésus, nos chères et vieilles églises, et comme elles le seront toujours ! Oui, toujours, car sur elles je sens bien qu'au nom de cet auditoire, je puis prêter le vieux serment du Roi-prophète : « Que notre bras se dessèche et que notre langue s'attache à notre palais, si nous devons jamais, ô églises du Christ, vous oublier et vous méconnaître ! » Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

LXIII

22e Dimanche après la Pentecôte

LE RESPECT DÛ A L'AUTORITÉ

Mes frères,

L'Eglise, a-t-on dit, est une grande école de respect. En prêchant le respect de toute autorité légitime, elle ne fait que continuer l'enseignement de son divin Fondateur, qui n'a cessé de prêcher ce respect de parole et d'exemple. Il le fait en particulier dans l'évangile d'aujourd'hui. Voyons à quelle occasion et en quels termes mesurés il l'a fait.

I

C'était le mardi avant sa mort. Jésus enseignait dans le Temple et ses ennemis, vivement désireux de se débarrasser de lui, l'entouraient, s'efforçant de surprendre dans ses discours quelque parole capable de le compromettre et de le faire condamner. Jusqu'ici ils n'y avaient pas réussi, comme nous l'avons vu dans nos précédentes instructions. Tenant donc conseil à l'écart, les pharisiens envoyèrent à Jésus quelques uns de leurs disciples avec des hérodiens, afin de lui poser une question à laquelle il ne pourrait répondre, à leur avis, sans se compromettre, quelque réponse qu'il fît. « Maître, lui dirent les envoyés, nous savons que vous êtes sincère ; vous enseignez en toute vérité la voie de Dieu, sans vous inquiéter des personnes, car vous ne regardez pas la condition des hommes. Dites-nous donc ce qui vous en semble : est-il permis ou non de payer le tribut à César ? »

Certes, les émissaires des pharisiens adressent à Jésus, pour gagner sa confiance, des éloges parfaitement mérités, et il est inconcevable que, connaissant si bien le divin Maître, ils cherchent à le perdre au lieu de croire en lui. C'est avec raison qu'ils reconnaissent qu'il est sincère, qu'il enseigne en toute vérité la voie de Dieu, c'est-à-dire le chemin qu'il faut suivre pour aller au ciel. Ils ne se trompent pas en affirmant que Jésus « ne regarde pas la condition des hommes, » car il a montré plus d'une fois qu'il aime autant les petits que les grands, les pauvres que les riches, et que lorsqu'il s'agit de dire à quelqu'un son fait, il ne considère pas si c'est un pharisien ou un publicain, un juif ou un païen. Mais ce n'est pas pour rendre hommage à Jésus que ses interlocuteurs lui adressent ces compliments ; c'est pour que, sans défiance à leur endroit, il tombe plus volontiers dans le piège qu'ils lui tendent.

Car c'est bien un piège que recouvre cette question : « Faut-il payer le tribut à César ? » S'il répond affirmativement, il va s'aliéner les Juifs, qui supportent si impatiemment le joug étranger des Romains et leur paient le tribut avec tant de répugnance. Ses adversaires le dénonceront au

peuple comme un traître à sa nation, un ennemi de ses compatriotes, un allié de l'étranger. S'il répond négativement, les hérodiens, qui sont des partisans d'Hérode et des Romains qui ont investi celui-ci de la royauté, ne manqueront pas de le dénoncer comme un ennemi de César, et c'est bien dans ce but que les pharisiens ont prié ces partisans d'Hérode, qui leur étaient cependant si antipathiques, de les accompagner près de Jésus.

Mais pharisiens et hérodiens ont compté sans la clairvoyance toute divine de Jésus. « Hypocrites, leur dit-il, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie du tribut. » Ils lui présentèrent un denier romain, sur lequel se trouvait l'effigie de l'empereur Tibère avec cette exergue : « Tibère César, fils du divin Auguste. »

« De qui est cette image et cette inscription ? » leur demande Jésus. — « De César, » disent-ils. Cette réponse emportait leur condamnation, car, au dire des plus fameux rabbins, accepter la monnaie d'un roi, c'était reconnaître son autorité. Or les pharisiens se servaient de la monnaie de César pour leurs contrats et leur commerce. De quel droit, recueillant les avantages de la protection impériale, refusaient-ils d'acquitter les charges communes, et de payer ce qu'ils devaient en échange, à savoir le tribut ? « Rendez à César, conclut donc Jésus, ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Loin de pouvoir tirer parti de cette réponse contre Jésus, hérodiens et pharisiens devaient en être également satisfaits : les premiers parce que le divin Maître ne discutait pas l'autorité de César, puisqu'il ordonnait de lui payer le tribut ; les seconds parce que Jésus prenait la défense des traditions juives en ordonnant de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire les dîmes, les prémices et autres redevances cultuelles.

II

Notre-Seigneur ne formule pas seulement cette double loi pour répondre à ses ennemis et déjouer une fois de plus leur complot ; il la donne comme règle de conduite à tous les siècles qui viendront.

Et d'abord nous devons rendre à César ce qui est à César, c'est-à-dire obéir à nos supérieurs temporels, aux représentants de l'autorité civile, en tout ce qui est de leur ressort. Notre-Seigneur l'a fait en la personne de Marie et de Joseph lorsqu'ils vinrent sur l'ordre de l'empereur se faire inscrire à Bethléem ; il le fit personnellement en se soumettant au gouverneur romain Ponce-Pilate. En toute circonstance il pratique et prêche l'obéissance aux autorités légitimes.

Les Apôtres, à son exemple, en font autant : « Que toute personne, dit S. Paul, soit soumise aux puissances supérieures ; il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu et c'est Dieu qui a établi celles qui sont dans le monde. C'est pourquoi quiconque s'oppose à l'autorité s'oppose à l'ordre de Dieu, et ceux qui s'y opposent attirent sur eux la condamnation. Il est donc nécessaire de vous y soumettre, non seulement par la crainte du châtiment, mais par devoir de conscience. Rendez donc à chacun ce qui lui est dû : le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, le respect à qui vous devez le respect. » (Rom., XIII, 1-7).

S. Pierre ne parle pas autrement : « Craignez Dieu, dit-il, et honorez le roi. Soyez soumis à tout homme qui a du pouvoir sur vous, soit au roi comme au souverain, soit aux gouverneurs, aux juges, aux magistrats. » (I Petr., II, 13-14).

Cette doctrine fut toujours celle de l'Eglise. Elle l'était quand ceux qu'il fallait honorer et à qui il fallait obéir s'appelaient Néron ou Dioclétien. Les chrétiens qu'ils faisaient mourir par milliers et au milieu des supplices auraient pu se révolter, s'insurger contre eux et secouer le joug de leur autorité : ils ne le firent pas. Cette doctrine continue d'être celle de l'Eglise de nos jours. Ce n'est point parmi ses fidèles enfants qu'on rencontre les fauteurs de complots contre l'Etat et de révolutions, ce n'est point parmi eux qu'on proclame l'insurrection comme le plus sacré des devoirs. Malgré les lois injustes forgées contre eux, malgré les spoliations dont ils sont victimes, malgré les dénis de justice dont se rendent parfois coupables envers eux ceux qui gouvernent, en leur refusant leur part dans les fonctions ou les deniers publics, les catholiques sont soumis à toutes les lois et paient exactement l'impôt, celui du sang comme celui qu'on verse au Trésor.

III

Toutefois, si les catholiques sont exacts à « rendre à César ce qui est à César, » c'est-à-dire à obéir à l'autorité civile, ils prétendent également « rendre à Dieu ce qui est à Dieu, » comme l'a prescrit Jésus-Christ, en obéissant à l'Eglise qui tient sa place sur la terre. Or, tandis que l'Eglise est infiniment respectueuse de l'autorité civile et la soutient de toute son influence tant qu'elle se tient dans les limites de sa sphère, il arrive souvent que celle-ci ne l'est pas de l'autorité religieuse et empiète sur son domaine en légiférant sur des matières qui ne relèvent pas d'elle.

C'est ce qu'elle a fait en prétendant donner au mariage purement civil la même valeur qu'au mariage religieux, le seul véritable devant Dieu ; en permettant le divorce quoique Dieu ait interdit à l'homme de séparer ce que Dieu a uni. C'est ce qu'elle a fait en proscrivant les vœux de religion et en privant de leurs droits de citoyens ceux qui les ont émis. C'est ce qu'elle a fait en laïcisant l'enseignement et en bannissant la première et la plus nécessaire des sciences, la seule vraiment éducatrice : la religion. Et sur combien d'autres points, qu'il serait trop long d'énumérer, l'autorité civile refuse-t-elle de rendre à Dieu ce qui est à Dieu !

Si nous devons rendre à César ce qui est à César, notre soumission à l'autorité civile ne doit

point aller jusqu'à approuver les lois injustes qu'elle promulgue ni jusqu'à nous y soumettre. « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. » (Act., v, 29). C'est de Dieu que ses représentants tiennent leur pouvoir, mais lorsqu'ils abusent de ce pouvoir pour attaquer les droits de Dieu et de l'Eglise, nous ne sommes plus obligés, sur ce point du moins, de leur obéir. Est-ce que les premiers chrétiens obéissaient aux empereurs qui leur ordonnaient d'offrir de l'encens et des sacrifices aux idoles ? Notre devoir, au contraire, est de combattre par tous les moyens légaux les mesures qu'ils peuvent édicter contre la religion, et de faire en sorte qu'à Dieu soit rendu ce qui appartient à Dieu.

Les conflits entre l'autorité civile et l'autorité religieuse sont toujours regrettables, car ils affaiblissent le respect que nous devons avoir pour l'une et pour l'autre, qui toutes deux sont voulues de Dieu. Mais ils sont surtout préjudiciables à l'autorité civile. L'Eglise, quoi qu'on fasse, a les promesses de vie et les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ; mais il n'en est pas de même de la société civile. Dès que la religion n'est plus là pour montrer en ceux qui la gouvernent les représentants de Dieu, l'auréole qui nimbait leur front et leur méritait le respect disparaît ; on cesse de considérer comme un devoir de conscience l'obéissance qui leur est due ; on ne voit plus en eux que des hommes ordinaires, des égaux, moins que cela, des subalternes, puisqu'ils sont censés ne tenir leurs pouvoirs que du peuple qui les a élus ; on discute leurs actes et on les vilipende sans ménagement ; la société risque fort de sombrer dans l'anarchie.

Ne tombons pas dans ce travers, m. f., respectons toujours les détenteurs de l'autorité, quels qu'ils soient. Mais pour mériter plus sûrement ce respect, que ceux-ci aient soin de toujours rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, en faisant un bon usage de l'autorité qu'ils tiennent de lui et pour laquelle le peuple n'a fait que les désigner. Ainsi soit-il.

LXIV

23e Dimanche après la Pentecôte

PRIÈRE HUMBLE, CONFIANTE ET RECONNAISSANTE

Mes frères,

L'Eglise nous rappelle dans l'évangile de ce jour deux grands miracles accomplis par Notre-Seigneur : l'un en faveur d'une pauvre femme affligée d'une perte de sang depuis douze ans, l'autre en faveur d'un chef de synagogue nommé Jaïre, dont la fille venait de mourir. Ces deux miracles, le Sauveur les accomplit pour récompenser l'humilité et la foi confiante de ceux qui les sollicitent, et il n'oblige pas des ingrats, car tous deux lui sont extrêmement reconnaissants de la faveur dont ils sont l'objet.

I

Jésus se trouvait à Capharnaüm et venait d'y prendre son repas, chez un publicain du nom de Lévi, qui quelque temps après allait renoncer à ses fonctions de percepteur des impôts pour suivre Jésus et devenir l'apôtre S. Mathieu. Le Sauveur s'entretenait avec les autres convives, quand un personnage important de Capharnaüm entra dans la salle du festin. C'était Jaïre, le chef de la synagogue, un de ces nobles de la cité qui naguère avait imploré Jésus pour le Centurion romain, et qui venait en ce moment le supplier pour lui-même. Il avait une fille âgée de douze ans, et cette pauvre enfant était à l'agonie. Se prosternant devant Jésus, il lui dit : « Ma fille se meurt, elle est même probablement morte en ce moment, mais venez lui imposer les mains et elle vivra. »

Jésus se leva et le suivit, accompagné de ses disciples. Toutefois, parce que la foi de Jaïre, si édifiante qu'elle paraisse, est encore imparfaite, puisqu'il estime nécessaire que Jésus vienne en sa maison pour guérir sa fille, comme s'il n'était pas assez puissant pour la guérir à distance, le Sauveur va perfectionner la foi de cet homme en le rendant témoin, en cours de route, d'un premier prodige.

Dans la foule qui suivait Jésus se trouvait une femme affligée depuis douze ans d'une perte de sang. Elle avait consulté bien des médecins, et y avait dépensé toute sa fortune sans obtenir le moindre soulagement. Elle était d'autant plus malheureuse que son infirmité était pour les filles d'Israël une grande humiliation. Le peuple regardait ce mal comme la suite d'une mauvaise vie et tenait à l'écart celles qui en étaient affligées.

Voyant les hommes impuissants à la guérir et sentant son mal empirer de jour en jour, elle venait chercher sa guérison près de Jésus. N'osant, par un sentiment de délicatesse, lui dire son mal et se considérant comme indigne de se jeter à ses pieds, elle s'approche de lui et prend à la dérobée la frange de son vêtement, car telle était sa foi en la puissance et en la miséricordieuse bonté du divin Maître qu'elle se disait : « Si seulement je réussis à toucher son vêtement, je serai guérie. » Sa foi et sa confiance ne furent point trompées. A peine eut-elle saisi la frange du manteau de Jésus que le flux de sang s'arrêta : elle était guérie. Toute craintive, elle se cachait dans la foule, qui ne s'était aperçue de rien. Mais ce que personne n'avait vu, Jésus l'avait senti en lui-même. Connaissant la vertu qui était sortie de lui, il s'arrêta et, se tournant vers la multitude, demanda : « Qui a touché mes vêtements ? » Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui l'entouraient répondirent : « Maître, le peuple vous presse de toute part et vous demandez : Qui m'a touché ? — J'ai senti une vertu sortir de moi, reprit Jésus ; quelqu'un m'a touché. » Et promenant ses yeux sur la foule, il les arrêta sur celle qu'il avait guérie. Se voyant découverte, l'heureuse miraculée vint se jeter en

tremblant aux pieds du Maître et déclara devant tous les assistants pourquoi elle l'avait touché et comment elle avait été guérie à l'instant même. Jésus n'attendait que cet aveu pour confirmer la faveur qu'il lui avait accordée : « Ma fille, ayez confiance et allez en paix, lui dit-il, votre foi vous a sauvée. »

II

Jaïre était parmi les témoins du miracle, et il n'est pas douteux que sa foi et sa confiance en Jésus ne fut grandement fortifiée. C'était bien à propos, car au moment où Jésus se remettait en marche vers sa maison, arrivèrent des parents et des amis qui lui dirent : « Ne tourmentez pas davantage le Maître, votre fille est morte. » Il est évident, à les entendre, qu'ils croyaient tout fini et que si, à la rigueur, ils estimaient Jésus capable de guérir une malade, ils le supposaient impuissant à ressusciter une morte.

L'infortuné père va-t-il partager leur erreur ? Non, car le miracle qui vient d'être accompli sous ses yeux lui a prouvé que rien n'est impossible au divin Maître. Si terrible que fût son angoisse, il n'a pas murmuré en voyant Jésus s'attarder près de la femme, il n'a pas eu l'égoïsme d'empêcher la guérison de celle-ci pour assurer plus vite le salut de sa fille. Jésus lui en accorde une première récompense en le rassurant : « Ne craignez point, lui dit il, votre enfant sera sauvée. » Et suivi de la foule, avide d'assister à un second miracle, il poursuivit sa route.

Lorsqu'il arriva à la maison de Jaïre, il trouva les pleureuses déjà arrivées pour ensevelir la jeune fille ; le corps inanimé, prêt à être enveloppé de linceuls et de bandelettes, selon la coutume juive, reposait sur le sol. Alentour les femmes poussaient des cris lugubres qu'accompagnait le son des flûtes. Ces démonstrations bruyantes nous étonnent et nous choquent ; mais tel était l'usage chez les Juifs [1].

Afin de mettre fin à ces lamentations, Jésus dit aux femmes : « Ne pleurez pas ; cette enfant n'est point morte, mais elle dort. » Les pleureuses accueillirent ces paroles par des railleries et voulurent continuer : preuve évidente que la jeune fille était véritablement morte. Est-ce à dire que Jésus ment en parlant comme il le fait ? Non, il veut seulement montrer qu'il lui est aussi facile de délivrer cette fille de la mort que de la réveiller d'un léger sommeil. Il veut surtout nous apprendre que la mort n'est pour tous qu'un sommeil, et que pour être plus long chez l'ensemble des hommes qu'il ne le fut chez cette enfant, ce sommeil n'en sera pas moins suivi du grand réveil de la résurrection.

Les assistants ne le croient pas ou ne veulent pas le comprendre, et voilà pourquoi ils se moquent de Jésus. Celui ci les en punit en priant de les faire sortir et en les privant ainsi de la faveur d'assister au miracle qu'il va faire.

Lorsqu'il fut seul avec le père et la mère de l'enfant et les trois plus intimes de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean, Jésus s'approcha de la défunte, lui prit la main et lui dit : « Ma fille, lève-toi ! » Et obéissant aussitôt, l'enfant se leva et dans sa joie se mit à courir. Ses parents étaient stupéfaits ; mais Jésus les rappelant à la réalité et à leur devoir, leur fit remarquer que leur enfant avait faim, preuve de sa parfaite santé, et leur ordonna de lui donner à manger.

III

Les bénéficiaires de ces deux miracles, avons-nous dit, nous donnent un exemple de prière humble, confiante et reconnaissante. L'Evangile nous a déjà fait voir plusieurs modèles dont la prière réalisait ces qualités ; l'hémorroïsse et Jaïre ne leur cèdent en rien.

Quelle humilité dans la première ! Elle a honte de son infirmité, quoiqu'elle soit très probablement l'effet de la nature et non la conséquence de sa conduite ; elle n'ose se présenter à Jésus, lui révéler sa maladie, lui exprimer sa requête ; elle se faufile humblement derrière le Maître et se borne à toucher non pas même son vêtement, mais seulement la frange de celui-ci. — Et nous, m. f., dont l'âme souillée par le péché est plus impure que ne l'était le corps de cette femme, quelle est notre humilité quand nous prions ? Reconnaissons-nous que nous sommes indignes de paraître devant Dieu, de lui parler, d'obtenir ses grâces ?

La conscience que nous avons de notre indignité ne doit point toutefois nous empêcher de recourir à Dieu dans nos besoins : en même temps que l'humilité de cette femme, imitons sa foi et sa confiance, ainsi que celle de Jaïre. « Ayez confiance, dit Jésus à la première, votre foi vous a sauvée. » — « Ne craignez point, croyez seulement, dit-il au second, et votre fille sera sauvée. » — Vous le voyez, m. f., dans les deux cas, c'est la foi en la toute-puissance de Jésus, c'est la confiance en sa miséricordieuse bonté qui obtient de lui le miracle. L'hémorroïsse espère sa guérison malgré l'ancienneté et le caractère incurable de son mal. Jaïre espère la résurrection de sa fille malgré l'incrédulité de ceux qui l'entourent. Jésus les récompense l'un et l'autre en comblant leurs vœux.

Ils ne se montrent pas ingrats, ai-je dit. L'Evangile ne nous dit pas ce que firent les parents de la petite ressuscitée pour témoigner leur reconnaissance ; mais il est permis de le deviner : ils durent, malgré le silence que Jésus leur avait demandé, la crier en quelque sorte sur les toits, puisque, dit l'Evangile, le bruit du miracle accompli en leur faveur se répandit dans toute la contrée.

Quant à l'hémorroïsse, la tradition raconte

[1] Cet usage était très ancien. On lit en effet dans les Paralipomènes « que Josias mourut, qu'il fut mis dans le tombeau de ses pères et que tout Juda et Jérusalem le pleura et particulièrement Jérémie, dont les lamentations sur la mort de Josias, dit l'écrivain sacré, se chantent jusqu'à cette heure par les musiciens et les musiciennes et que c'en est une espèce de loi dans Israël. » (II Paral., xxxv, 25).

qu'étant de retour à Césarée de Philippe, d'où elle était, elle érigea devant sa propre maison une statue qui représentait Jésus tendant sa main à une femme à genoux devant lui. Elle dit même qu'au pied de cette statue de Notre-Seigneur il croissait une espèce d'herbe inconnue qui, dès qu'elle atteignait la frange de la robe du Sauveur, devenait un remède souverain pour toute sorte de maladies. La tradition prétend également que cette femme n'était autre que Bérénice, plus connue sous le nom de sainte Véronique, qui sur le chemin du Calvaire essuya de son voile le visage adorable de Jésus. Lorsqu'il s'agissait de solliciter sa propre guérison, elle n'osait approcher de lui; mais pour lui témoigner sa reconnaissance, elle ne recule devant rien, elle brave les ennemis qui entourent le divin Patient, s'expose à leurs injures et à leurs coups afin de consoler et soulager celui qui l'a guérie.

Soyons, nous aussi, m. f., reconnaissants à Dieu des grâces qu'il veut bien nous accorder. Témoignons-lui notre gratitude en nous montrant toujours plus généreux à son service, en l'aimant et en le faisant aimer toujours davantage autour de nous. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES A DES LIGUEUSES

II

L'HUMILITÉ DANS L'APOSTOLAT

L'apostolat, avons-nous dit, est une entreprise extrêmement délicate : il s'agit en effet d'agir sur des âmes libres pour les ramener de l'erreur à la vérité, du mal au bien, ou du bien au mieux, du mieux au parfait. Aussi n'avons-nous chance d'aborder cette œuvre avec succès qu'à certaines conditions. L'une d'entre elles, et non des moindres, sera sans contredit *l'humilité*. Une distinction toute simple, mais aussi complète que claire, vient comme naturellement à mon esprit : humilité avant d'aborder l'apostolat, humilité dans l'exercice de l'apostolat, humilité en face des échecs comme en face du succès.

I. — *Avant*

Dieu n'a pas besoin de notre collaboration pour mener à bien ses entreprises ou réaliser ses desseins; nous n'aurons jamais la pensée que le Créateur, qui a fait de rien le ciel et la terre, ne pourrait se passer de nous. De quoi s'agit-il pour vous, Mesdames, de quelle affaire? De la conversion des pécheurs et des égarés, de la persévérance et de la perfection des justes! Mais de qui, dites-moi, Dieu s'est-il servi pour faire de Saul persécuteur un apôtre au cœur brûlant de générosité, pour changer la haine et la fureur en amour et en zèle? Quel fut le collaborateur du Christ dans la conversion de la pécheresse de Magdala? Ce que Dieu a fait une fois, dix fois, ne pourrait-il pas le répéter souvent, toujours, sans se servir de nous?

Non, Dieu n'a pas besoin de nos œuvres; pourtant, il les désire, il les demande et les exige même. C'est là une autre affaire; étant le maître absolu, il n'a pas à nous rendre compte de ses dispositions providentielles. En effet, il choisit des apôtres, il les instruit et les forme à l'apostolat, il les confirme par son esprit et il les lance à la conquête du monde : « Allez, enseignez toutes les nations,... baptisez-les, apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai dit. » (Mt., XXVIII, 19). Et voici que, par la voix de son Vicaire sur la terre, le Souverain Pontife, Dieu presse tous les chrétiens de prendre un rôle actif dans les rangs de l'action catholique. Dieu veut notre collaboration à tous. Pourquoi?

Sans doute parce que le mystère de la grâce sanctifiante qui fait de chacun de nous des fils de Dieu, établit entre nous des liens de parenté spirituelle. Dans une famille, le père et la mère sont-ils seuls à assurer la vie de tous? Non, les aînés les y aident à mesure qu'ils grandissent. Ne faut-il pas qu'il en soit de même dans la famille de Dieu? N'est-ce pas justement le beau dogme de la Communion des Saints?

Voici donc un premier point d'acquis : Dieu n'a pas besoin de notre collaboration, mais il lui plaît de nous la demander. Notre devoir est de la lui donner, avec générosité, mais en toute humilité. Donc, gardons-nous, Mesdames, de chercher dans l'apostolat un moyen de sortir des rangs et de nous faire voir; gardons-nous d'ambitionner des premières places, des présidences et des honneurs. Que notre intention ne soit pas de faire des connaissances honorables, de nouer des relations nouvelles, et surtout de nous élever au-dessus de notre niveau social, ou d'attirer sur nous l'attention, voire les félicitations de nos supérieurs hiérarchiques. Je veux bien que tout cela ne serait que secondaire dans nos intentions, mais l'accessoire a si vite fait, si nous n'y veillons, de prendre la place du principal! Mieux vaut aborder l'apostolat avec une intention droite, absolument dépouillée de toute ambition et de tout orgueil.

II. — *Pendant*

Dans l'exercice même de l'apostolat, quelle que soit la pureté de vos intentions, vous aurez, Mesdames, un triple écueil à éviter, car l'orgueil là encore vous guettera sur trois points principaux. Permettez-moi, comptant sur votre sincère désir de bien faire et de réussir, de vous signaler ce triple danger.

1. Le premier consistera dans la confiance en vous-mêmes. Certes, vous vous dresserez votre plan d'action, vous réfléchirez aux moyens divers qu'il vous faudra employer; ils vous paraîtront naturellement les meilleurs, les plus sûrs, les plus efficaces. Et peut-être qu'ensuite il vous sera difficile de rentrer parfaitement dans le cadre général d'action de votre groupement. Vous serez tentées de vous isoler, oubliant qu'une action d'ensemble, bénéficiant du nombre, aboutissant à un

résultat commun, serait peut-être meilleure, et même sûrement meilleure, qu'une action isolée et un résultat partiel. Tentées aussi de consacrer tous vos soins à une chose secondaire, aux dépens d'une plus importante, parce que la première avait pour vous plus d'attraits, était plus facile ou vous mettait plus en valeur. Gardez-vous donc de cette forme d'orgueil qui s'appelle l'attache à son jugement propre, et donnez à vos supérieurs, proches ou éloignés, cette obéissance confiante qui va non seulement jusqu'à l'action, mais si possible jusqu'à l'adhésion même de l'esprit et du jugement aux directives reçues. Il suffit parfois pour cela d'un peu de réflexion unie à l'humilité, oublieuse de son moi.

2. Le deuxième écueil, plus caché peut-être et tout aussi dangereux, serait une sorte de mépris pour celui ou celle à qui vous voulez du bien. C'est si naturel de se croire supérieur à celui qu'on veut élever, de mettre en comparaison, — avantageuse pour nous, — notre vertu et sa misère, si naturel de s'attribuer, comme si c'était un mérite personnel, l'intelligence, la science, la foi et les qualités morales ! Rappelez-vous la parabole du pharisien et du publicain de l'Evangile. Ah ! Mesdames, souvenons-nous avec S. Paul que « c'est par la grâce de Dieu que nous sommes ce que nous sommes » (I Cor., xv, 10), « qu'il n'est rien que nous n'ayons reçu de lui » (I Cor., iv, 7).

Et comme il n'y a pas de quoi nous glorifier, il n'y a pas non plus de quoi mépriser le prochain, si bas qu'il soit tombé. Savons-nous ce que nous aurions fait à sa place, avec ses tentations, ses privations et ses difficultés ? Rappelons-nous, dans l'exercice de l'apostolat, que le prochain supporte mal la pitié, car il a sa fierté lui aussi, et n'admet pas, malgré son ignorance ou sa misère, que nous le regardions de haut. Rappelons-nous qu'il a sans doute des excuses au moins partielles, qu'il y a du bon en lui ; cherchons ce bien : il se pourrait qu'il force notre admiration et gagne notre estime ; ce serait alors tout à la fois le point de contact avec cette âme et le point de départ de notre confiance. En un mot, apprenons, à l'école de l'humilité, à nous mettre à la portée de tous nos frères, à descendre jusqu'à eux, en nous souvenant du Christ, notre maître, qui « étant égal à Dieu, s'est anéanti, prenant la forme d'esclave. » (Philip., ii, 7).

3. Enfin, le troisième écueil nous viendra de nos collaborateurs dans l'apostolat. Chose étrange : alors qu'en d'autres domaines nous aimons assez le travail qui se fait sans nous, ici nous ne pouvons le supporter. Et pourtant, nous travaillons à la même tâche, poursuivant un but commun, dans un même idéal ; nous devrions donc nous réjouir de toute avance de nos troupes, de toute conquête, de tout succès. Eh bien ! pas du tout ; la réussite d'un voisin, d'une voisine, nous humilie ; il ou elle a fait mieux que nous, a obtenu ce que nous n'avons pas su réaliser, ou bien a profité de notre travail antérieur et nous a ainsi enlevé une victoire. Aussi la tristesse et la jalousie s'emparent de notre cœur, deux passions qui ont leur source dans l'orgueil.

Et le malheur est que parfois, obéissant à ces mauvaises conseillères, nous dénigrons, quand nous ne cherchons pas à diminuer ou à détruire, le travail ainsi réalisé. Surveillons-nous sur ce point, et inspirons nous plutôt de la conduite de S. Paul : apprenant que certains prédicateurs mêlaient à leur apostolat quelque animosité contre lui, il écrit aux Philippiens : « Pourvu que le Christ soit annoncé, je m'en réjouis et je ne cesserai de m'en réjouir. » (Philip., i, 18).

III. — *Après*

Dans l'apostolat, comme en beaucoup d'autres choses, on réussit ou on ne réussit pas ; mais dans l'un et l'autre cas il y a occasion de pratiquer l'humilité.

C'est si facile, en effet, de se féliciter d'un succès, de s'en attribuer la gloire et le mérite ! Ce succès, nous croyons le devoir à notre habileté, à notre tact, à notre jugement ou même à nos labeurs patients et généreux ; nous avons conscience d'avoir réalisé un petit chef-d'œuvre, qui exigeait de notre part beaucoup de science et d'adresse ; nous sommes contents de nous, et nous le disons assez volontiers à nos amis.

Au contraire, avons-nous abouti à un échec, partiel ou total ? Nous ne songeons pas toujours à nous accuser nous-mêmes ; cette fois c'est la faute, non pas de nos erreurs de tactique ou de nos défaillances, mais de tout un ensemble de circonstances et de personnes étrangères. Aussi déclarons-nous facilement que dans tel milieu, auprès de tels gens, il n'y a rien à faire, et nous renonçons à un travail d'apostolat qui nous apporte si peu de consolations et d'honneur.

Double écueil encore à éviter.

Nous avons réussi ? Voyons attentivement, pour confondre notre orgueil, si nous n'avons commis aucune erreur, aucune faute, si nos intentions étaient bien pures, si nous n'aurions pas pu faire mieux. Demandons-nous si notre joie vient vraiment et uniquement du progrès das âmes et de la gloire procurée ainsi à Dieu, et non pas de l'honneur qui en rejaillit sur nous. Enfin disons-nous que nous n'avons été que des instruments imparfaits, que beaucoup d'autres à notre place auraient mieux travaillé. Examinons si, humbles et imparfaits instruments de la Providence, nous n'avons pas été parfois un obstacle aux desseins divins plutôt qu'un auxiliaire. Ces sages pensées nous aideront beaucoup à ne point prendre à Dieu, par une sorte de larcin sacrilège, la gloire qui lui revient.

Avons-noas au contraire rencontré un échec ? Gardons-nous du découragement, qui n'est autre que la petite et mesquine vengeance d'un orgueil blessé. Tâchons de découvrir ce qui a pu manquer à notre action, ce qui a motivé l'échec, pour ne plus commettre la même erreur : c'est ainsi que

l'on acquiert de l'expérience, dans tous les arts comme dans tous les métiers. Et quand bien même nous croirions n'avoir rien oublié, rien omis de ce qui convenait, en présence des faits, résignons-nous à abandonner une méthode stérile, nous fût-elle chère, pour en essayer une autre. La persévérance là comme partout, a des chances d'aboutir au succès. Mais souvenons-nous que le travail intérieur s'accomplit dans le secret des âmes, sous l'influence de la grâce divine, et ne soyons pas trop prompts à nous décourager. Au ciel, nous aurons la révélation de tout le bien que nous aurons accompli.

Enfin, dernier conseil qui n'est pas superflu, gardons-nous à l'abri de ce qu'on appelle l'hérésie des œuvres ; c'est-à-dire, n'allons pas nous jeter dans un tourbillon d'activité, où l'on fait beaucoup de bruit, parfois même beaucoup de travail, de travail matériel j'entends, où l'on rencontre aisément de brillants succès ; mais où les âmes ne trouvent rien à gagner et effectivement ne gagnent rien.

Et pour conclure, souvenons-nous toujours de ces deux paroles de Jésus : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jo., XV, 5), et de S. Jacques : « Dieu donne sa grâce aux humbles, et il résiste aux orgueilleux » (Jac., IV, 6). Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une bénédiction de cloches

VOIX DES CLOCHES, VOIX DE DIEU

Mes frères,

Composé de corps et d'âme, l'homme a besoin des objets sensibles pour s'élever jusqu'à la connaissance des réalités invisibles. Ces objets ne sont pas, comme il pourrait sembler à première vue, des écrans qui lui cachent les choses immatérielles, ce sont au contraire autant de miroirs qui les reflètent et les lui manifestent d'une manière proportionnée à la faiblesse de ses facultés. C'est pourquoi, pour peu que nous y prêtions attention, nous entendons, en considérant ce qui nous entoure, comme un langage continuel nous parlant de ce que nous ne pouvons percevoir au moyen de nos sens corporels. C'est ainsi que le Psalmiste a pu dire avec raison que les cieux, c'est-à-dire la voûte étoilée, racontent la gloire de Dieu, leur auteur. C'est ainsi encore qu'il distinguait dans les grondements du tonnerre la voix de Dieu proclamant sa propre puissance.

La voix de Dieu, nous ne l'entendons pas seulement quand l'orage se déchaîne. Elle retentit encore à nos oreilles, plus fréquemment et plus suavement, dans les sons argentins des cloches de nos églises. Cette voix des cloches, vous allez désormais, m. f., grâce à des générosités sur lesquelles je n'ai pas besoin d'insister, mais qui ont provoqué de votre part, j'en suis sûr, un sentiment unanime de gratitude, grâce aussi à l'accord entre les autorités municipales et religieuses qu'une parole autorisée signalait tout à l'heure, — vous allez désormais, dis-je, l'entendre d'une manière plus harmonieuse et plus variée que par le passé. Et que vous dira-t-elle de la part de Dieu ? Il me semble qu'elle renfermera à votre adresse : 1° un avertissement, 2° un encouragement au bien, 3° une consolation.

I

Un avertissement d'abord, et un avertissement bien nécessaire à vous surtout, travailleurs de la terre.

Il est en effet un défaut auquel vous êtes plus particulièrement exposés : le labeur des champs et le soin des bestiaux, avec l'assiduité qu'ils réclament, les alternatives favorables ou défavorables qu'ils rencontrent, les gains ou les pertes auxquels ils donnent lieu, font que vous risquez de vous attacher trop exclusivement aux biens matériels et d'en faire presque uniquement votre idéal. Vous avez besoin d'un effort continu pour vous arracher à des préoccupations d'ordre inférieur et vous rappeler votre dignité d'hommes faits à l'image de Dieu.

A cet effort, la voix des cloches vous aidera puissamment. Que ce soit l'humble sonnerie de la messe matinale ou de l'*Angelus* des jours ordinaires, que ce soient au contraire les envolées joyeuses des fêtes liturgiques, elle sera pour vous un vivant *Sursum corda,* elle vous contraindra en quelque sorte à lever les yeux vers le campanile d'où elle part, et ce campanile lui-même, bâti à l'endroit le plus élevé de votre village et semblant, avec ses formes élancées, vouloir prendre son essor vers le ciel, vous invitera à regarder plus haut encore, plus haut que les horizons terrestres, jusqu'aux demeures éternelles.

Vous vous souviendrez alors, comme tout naturellement, qu'il y a en nous autre chose que le corps, que nous possédons aussi une âme, qui est la plus noble partie de nous-mêmes, puisqu'elle est d'une nature spirituelle, qu'elle ne doit pas mourir et qu'elle est pour nous la source d'une activité intelligente et libre. Vous comprendrez aussi combien Notre-Seigneur avait raison de dire que l'homme ne vit pas seulement de pain, car nous portons en nous des aspirations plus nobles vers le vrai, le bien, le beau, qu'il nous faut satisfaire sous peine de nous ravaler au rang de ces animaux que nous associons à notre travail. Oui, l'homme a autre chose à faire que de rassasier ses appétits et d'entasser des provisions pour les jours à venir.

Cela, les cloches vous le diront d'une façon persuasive, et elles ajouteront : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Quand même, au prix d'un labeur acharné, vous seriez parvenus à posséder des richesses sans nombre, que vous restera-t-il dans quelques années ? Votre corps, que vous le vouliez ou non, retournera à la terre, et les cloches du mercredi

des Cendres et ces glas funèbres qui retentiront chaque année dans votre clocher pour les funérailles ou la Commémoraison des fidèles trépassés le 2 novembre, vous le rappelleront. Quel sera votre sort après votre mort ? Ce sera celui de votre âme, celui que vous vous serez fait par vos œuvres bonnes ou mauvaises, et il durera sans fin. Votre corps lui-même ne ressuscitera au dernier jour que pour s'y associer. Puissiez-vous être de ceux dont chantent les cloches de la Toussaint et des fêtes de la Sainte Vierge et des saints : « Les âmes des justes sont dans la paix, leur espérance est pleine d'immortalité. Revêtus de robes blanches, ils forment dans le ciel le cortège du divin Agneau, Jésus-Christ. » Pour y parvenir, soyez bien convaincus, m. f., qu'une seule chose nous importe en ce monde : faire notre salut. Toute autre considération doit céder devant celle-là.

Vous en êtes, je le sais, persuadés; mais, hélas! n'arrive-t-il pas trop souvent que vous l'oubliez ou que cette vérité se réduit à une sorte de théorie philosophique sans influence sur la vie réelle ? Vous vous laissez absorber par les soucis du moment présent et l'avenir éternel vous apparaît dans un lointain qui ressemble à de l'irréel. Il est réel pourtant, et tout proche de vous. Ecoutez la voix de vos cloches, soyez dociles à leurs avertissements, et vous vous épargnerez de terribles mécomptes en cette vie et en l'autre.

II

Jadis, sur le chemin de Damas, celui qui devait devenir l'apôtre S. Paul demandait à Notre-Seigneur qui venait de se révéler à lui : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse » ? De même, les cloches nous ont rappelé les grandes vérités de notre religion. Demandons-leur maintenant ce que nous devons faire pour y conformer notre vie.

Et d'abord écoutons-les sonner le matin, à midi et le soir. Elles nous rappellent, en même temps que l'Incarnation du Fils de Dieu, l'obligation de la prière quotidienne. Au commencement du jour, nous devons saluer Celui qui, par le repos de la nuit, nous a permis de réparer nos forces, et lui consacrer chacun des moments qui vont suivre. Le soir, il nous faut le remercier des grâces qu'il a bien voulu nous accorder, lui demander pardon après avoir scruté notre conscience et lui recommander notre sommeil. A midi, l'heure du repas principal, elles nous remettent en mémoire cette parole de S. Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » C'est, en un mot, à la sanctification de toutes nos actions, même les plus ordinaires, qu'elles nous convient.

Ecoutons-les encore le dimanche. Ce jour-là elles sonnent plus fréquemment que les autres jours; leurs sonneries se multiplient avec insistance. C'est qu'elles veulent nous encourager, nous entraîner à la pratique de ce commandement de l'Eglise : « Le dimanche tu garderas en servant Dieu dévotement. » Elles nous redisent que sur les sept jours de la semaine, le Créateur nous en a donné six, mais il s'est réservé le septième et nous ne saurions sans l'offenser gravement le lui dérober pour vaquer à nos travaux comme à l'ordinaire. En les entendant, n'endurcissons pas notre cœur, faisons trêve à nos soucis d'affaires, allons dans le temple saint assister à l'offrande du saint sacrifice. Si nous le pouvons, faisons mieux : dépassons ce minimum en assistant aux offices du soir, quand il s'en trouve, ou aux prières de dévotion, comme le mois de Marie, le mois du Rosaire, les exercices de Carême. Ici vous êtes moins favorisés que d'autres paroisses, car votre pasteur ne fait parmi vous que des séjours trop rares et trop brefs à son gré. Ne pourriez-vous y suppléer en venant de temps à autre visiter en votre particulier Jésus-Hostie résidant dans le tabernacle ?

Ecoutons aussi les cloches en des occasions plus spéciales. Un jour elles sonnent pour le baptême d'un nouveau-né, peut-être un enfant de votre famille. Réjouissez-vous alors, car Dieu compte une âme de plus consacrée à lui et l'Eglise catholique a recruté un nouveau membre. Mais faites aussi un retour sur vous-mêmes. Un jour, déjà lointain peut-être, les cloches ont sonné pareillement votre baptême. Ce jour-là on vous revêtait d'une robe blanche, symbole de la grâce sanctifiante qui venait d'inonder votre âme alors que l'eau sainte était versée sur votre front. Vos parrains et marraines prenaient en même temps, en votre nom, l'engagement de rester toujours fidèles à Dieu. Cet engagement, vous l'avez solennellement renouvelé tandis que retentissaient les joyeux carillons de votre première communion. Y avez-vous toujours été fidèles depuis? N'avez-vous pas plutôt, bien souvent, par un funeste revirement, renoncé à Jésus-Christ pour vous attacher, sinon à Satan lui-même, du moins aux biens matériels et aux plaisirs desquels il se sert comme d'un appât pour nous attirer dans ses filets? S'il en est ainsi, prêtez l'oreille à la voix de Dieu qui se fait entendre au plus intime de vous-mêmes, revenez à lui par un repentir salutaire.

Revenez aussi à lui, époux chrétiens, qui jadis, au son des cloches, avez noué devant l'autel les liens sacrés qui vous unissent, si vous constatez que la loi divine n'a pas été respectée à votre foyer comme elle le devait, si vous vous êtes parfois dérobés à vos devoirs d'éducateurs. L'Eglise s'est réjouie avec vous, certes, quand vous êtes venus lui demander de ratifier vos saints engagements; mais c'est parce qu'elle mettait en vous ses espérances, c'est parce qu'elle saluait en vous une nouvelle famille chrétienne grâce à laquelle elle-même pourrait se perpétuer et se développer. Veillez donc à rester vous-mêmes dans la voie droite et à y maintenir vos enfants.

Ainsi fréquemment les cloches vous donneront d'utiles exhortations, qui se renouvelleront tout au long de l'année liturgique. En vous signalant les fêtes, elles vous rappelleront les mystères que

celles-ci évoquent, en même temps qu'elles vous encourageront à mettre en pratique les enseignements qui s'en dégagent : à Noël, par exemple, la naissance du Sauveur avec les vertus d'humilité et de détachement ; à Pâques, la joie de la résurrection, gage d'un renouveau de vie intérieure. Vivante leçon, toujours variée, toujours éloquente, toujours persuasive.

III

Mais les cloches n'ébranleront pas seulement les airs en des accents d'allégresse ; à d'autres moments, ce seront des tintements lugubres qui retentiront à vos oreilles. Je ne parle pas du tocsin des incendies ou des guerres : Dieu veuille nous préserver de ces sinistres fléaux ! Je parle des glas funèbres qui signaleront la mort et les funérailles d'un de vos compatriotes.

En les entendant vous ne pourrez vous défendre d'un sentiment d'émotion, et s'il s'agit d'un des vôtres, elles éveilleront dans votre âme un douloureux écho. Cette tristesse est parfaitement légitime et l'Eglise elle-même s'y associe dans ses cérémonies et ses chants, car la séparation est toujours pénible à ceux qui s'aiment.

Mais elle ne doit pas aller à des excès indignes d'un chrétien. C'est pourquoi la voix des cloches, en même temps qu'elle pleurera avec vous, versera en vous le baume de la consolation, en vous redisant la parole de S. Paul : « Ne soyez pas affligés comme ceux qui n'ont pas d'espérance. » Oui, ce corps inanimé que vous avez placé dans le cercueil va se dissoudre, retourner à la terre d'où il a été tiré; mais en dehors de lui il reste quelque chose du défunt, la plus noble partie de lui-même : son âme émanée directement du souffle de Dieu et qui est remontée vers lui, son âme qui garde votre souvenir et vous porte désormats un amour plus épuré que quand vous viviez ensemble sur cette terre. « Pourquoi chercher parmi les morts celui qui est vivant ? » disaient les anges aux saintes femmes, le matin de Pâques. Vous de même, pensez moins au corps qui va disparaître à vos yeux qu'à l'âme qui est vivante à jamais.

Un autre motif de consolation sera celui-ci : la séparation, pour longue qu'elle doive être, ne sera pas éternelle. Est-il même exact de parler de longue séparation ? Que sont quelques années comparées à l'océan sans bornes du temps ? Notre vie, a dit l'apôtre S. Jacques, est une fumée légère qui s'élève, paraît un instant dans l'air et se dissipe. Bientôt donc nous suivrons le sort des générations qui nous ont précédés : un jour notre âme quittera son corps et s'en ira rejoindre — Dieu veuille que ce soit auprès de lui ! — ceux qui sont partis avant nous dans l'au-delà. Alors ce sera le bonheur des revoirs définitifs, alors il n'y aura plus, dit l'Apocalypse, ni cris de douleur, ni deuils, ni morts, car tout cela sera disparu sans retour. Prenons donc patience et ne regardons pas comme une perte irréparable ce qui n'est qu'une séparation temporaire.

Et même en ce qui nous concerne personnellement, cette perspective de la mort renferme aussi un aspect consolant. Cette terre ne nous offre pas uniquement des sujets de joie ; ce n'est pas à tort que nous l'appelons une vallée de larmes, car les motifs d'affliction ne nous y manquent pas. A certaines époques en particulier, et celle que nous vivons actuellement en est une, nous sentons plus vivement qu'elle ne possède pas de quoi nous attacher et que nous serions bien plutôt fondés à la prendre en dégoût. Pour un peu nous dirions comme cette Benoîte Lardet, cette jeune institutrice d'Ars, qui, sur le point de mourir, disait à sa sœur : « Tu es bien bonne de pleurer. Voudrais-tu donc que je reste en ce monde ? Je ne peux pas m'y accoutumer. » Or il est inutile de chercher à nous y accoutumer, la cloche des funérailles nous le redit. Considérons-nous ici-bas comme des étrangers de passage ; un jour viendra où nous quitterons ce séjour d'exil pour regagner notre véritable patrie, notre vraie demeure familiale, au sein de la grande famille du ciel.

* *

Autrefois il était d'usage, en certaines localités, de sonner une cloche à une heure très tardive de la soirée. C'était pour permettre aux voyageurs qui se seraient égarés dans la contrée voisine, et surtout dans les forêts, de s'orienter et de retrouver le bon chemin. Tous nous sommes des voyageurs sur le grand chemin de la vie. A certains moments nous risquons de nous égarer et de nous diriger vers les abîmes de la perdition éternelle : semblables à ces sirènes de la légende qui attiraient les matelots vers des rochers où un naufrage fatal leur était réservé, les tentations nous assaillent pour nous entraîner au mal ou nous y retenir si nous y sommes déjà. Puisse, à ces heures critiques, la voix des cloches, messagère de Dieu, s'opposer victorieusement aux appels de la séduction ! Puisse-t-elle pénétrer dans les replis les plus intimes de notre âme, y éveiller les résolutions opportunes et nous ramener ou nous faire demeurer dans la bonne direction qui nous mènera jusqu'au port du salut ! Ainsi soit-il.

En faveur de l'Œuvre des Vocations

POURQUOI IL FAUT S'Y INTÉRESSER

Accipe puerum et matrem ejus.
Sauvez l'enfant et sa mère.
(Mt., II, 13).

Mes frères,

C'est à l'épisode de la fuite en Egypte que j'emprunte ces paroles. C'est en effet le père nourricier de Jésus que je vous proposerai comme le modèle de l'Œuvre dont j'ai l'insigne honneur de vous entretenir.

A en juger par l'assistance qui se presse à cette réunion, il s'agit ici d'une grande Œuvre. Seule l'infirmité de ma parole contrastera avec la majesté de ce cadre. Mais si, comme je l'espère, la générosité de mon auditoire répond à l'attente du

Comité, la gloire en reviendra toute au zèle intelligent du prêtre distingué qui en a reçu la direction, à l'industrieuse activité des dames quêteuses et à l'esprit de foi des donateurs.

Parmi tant d'exemples que le chef de la Sainte Famille offre à notre imitation, il en est un que la condition de l'Eglise à l'heure présente rend vraiment actuel : c'est son dévouement à sauver de la mort le Sauveur du monde. Préserver contre la cruauté jalouse d'un tyran et conserver une vie si précieuse, telle fut son auguste mission. Qui eût pensé qn'un jour les chrétiens de France, au xx^{e} siècle, auraient à en renouveler le service à l'Homme-Dieu? Non pas que sa vie humaine soit menacée, — elle échappe heureusement aux atteintes de ses ennemis, — mais c'est à sa vie mystique dans les âmes et dans la société que l'on voudrait attenter ; ce n'est pas lui personnellement que l'on pourrait faire mourir, mais c'est lui dans la personne de ses prêtres.

Aussi bien, messager de la volonté divine, je viens dire à chacun de vous ce que l'ange Gabriel disait à Joseph : Sauvez le Christ dans le prêtre, et arrachez-le à la fureur d'Hérode. Je vous le demande pour Dieu et pour la France, car la gloire de Dieu et celle de notre pays sont ici étroitement liées ; c'est ce qui fait de l'Œuvre des Vocations l'œuvre des œuvres, l'œuvre maîtresse, l'œuvre mère.

I

Sauvez les vocations, je vous le demande *pour Dieu*.

L'irréconciliable ennemi du Très-Haut en a, de tout temps, allumé la haine dans le cœur des superbes, des avares, des libertins. Dieu se permet d'entraver, de flétrir et de condamner les passions : eh bien ! guerre à Dieu ! Et puisque Dieu, invulnérable en son Etre infini, peut être atteint dans les âmes où il vit d'une vie participée, guerre aux âmes ! Qu'il n'y vive plus, qu'il n'y soit plus honoré ! Et parce que le prêtre est auprès des âmes le héraut de la parole de Dieu, le dispensateur des grâces divines, le principal obstacle, par son ministère même, à la pleine exécution des desseins sataniques, alors guerre au prêtre !

Notre-Seigneur n'a point dissimulé aux Apôtres les épreuves qui les attendaient : « Dans le monde, leur disait-il, vous serez pressurés... Ils vous persécuteront, ils vous traîneront dans les synagogues, ils vous flagelleront et vous mettront à mort à cause de moi. » (Math., x, 17). L'événement suivit de près la prophétie. A peine l'Eglise naissait-elle qu'Etienne, le premier, tombait sous les coups des ennemis de Jésus, ouvrant la longue et glorieuse phalange des martyrs. Ce mot d'ordre se répète bientôt dans tout l'empire : « Frappez à la tête ! » et des édits ordonnent de rechercher avant tout les chefs des communautés chrétiennes, évêques et prêtres.

Ne citons que pour mémoire les siècles où l'Eglise de France dut subir tant de vexations dans son éternelle lutte avec le pouvoir temporel et les sombres périodes du règne d'Henri VIII, de Frédéric Barberousse. Arrivons à la tourmente révolutionnaire qui a ensanglanté notre pays. N'était-ce pas les prêtres que l'on traquait de préférence? Le crime irrémissible entre tous n'était-il pas, avec celui de prétendue conspiration, de recéler, d'abriter sous son toit un homme de Dieu ou de recourir à son ministère? Manuel, le syndic de Paris, avait proposé d'enfermer tout le clergé de France derrière les anciennes murailles de Port-Royal, d'en murer la porte et d'y mettre cette épitaphe : « Ci-gît le ci-devant clergé de France. »

Parce que la Révolution n'a pas mieux réussi que le Césarisme à étouffer l'Eglise, l'enfer, dans sa volonté d'en finir avec elle, a organisé la guerre la plus savante, la plus perfide, la plus hypocrite et par suite la plus redoutable qui fut jamais. Après avoir laïcisé l'enseignement public, afin de nous préparer des générations d'athées, la Franc-Maçonnerie a repris le mot de César : « Frappons à la tête ; plus de prêtres, et c'en sera fait du catholicisme en France d'abord et chez les autres nations catholiques ensuite. »

Dans ce but, elle a, dès 1889, astreint les élèves du sanctuaire au service des armes ; elle s'est emparée des Petits et Grands Séminaires, elle a confisqué les donations destinées à l'éducation des lévites ; et elle espère que les catholiques, écrasés d'une part par les charges fiscales et sollicités d'autre part par l'entretien du culte et du clergé, des œuvres, des églises, cesseront leurs libéralités.

Le but apparaît donc clairement : tarir le recrutement du clergé et, faute de prêtres, suspendre chez nous la vie catholique, entraver l'action de l'Eglise, éteindre la foi dans les âmes et détrôner Dieu.

Je vous ferais injure, m. f., de penser que vous laisseriez se consommer cette iniquité, aboutir ce plan, s'accomplir cette œuvre maudite. Vous aurez à cœur de sauver Dieu en sauvant le sacerdoce menacé. Pour Dieu donc donnez à l'Œuvre des vocations !

II

Sauvez les vocations, je vous le demande en outre *pour la France*.

Ce n'est pas seulement l'intérêt religieux qui est en cause, c'est encore l'intérêt national.

En admettant que les vocations ne fassent pas défaut, si les ressources manquent pour les favoriser et pour subvenir aux frais d'éducation des clercs, elles seraient entravées. Les vides produits dans les rangs du clergé ne seraient pas comblés ; le plus grand nombre de paroisses seraient sans prêtres. La France serait bientôt comme un pays de missions dont les centres religieux recevraient de loin en loin la visite d'un ministre de Jésus-Christ.

Que deviendrait notre patrie? Ecoutez la réponse du saint Curé d'Ars : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre et on y adorera les bêtes. » Et si tel est l'avenir d'une paroisse sans prêtre,

quel sera celui d'un pays tout entier? Cet avenir, Lamartine le prévoyait lorsqu'il disait : « Avec l'Evangile, le prêtre tient dans sa main toute raison, toute morale, toute civilisation. Aussi, que les 40.000 prêtres de France disparaissent tout à coup, en laissant les chaires muettes, les tabernacles vides, les églises désertes, on ne tarderait pas à voir le pays retomber dans la barbarie. » Cet avenir, le protestant Guizot l'a pronostiqué lorsqu'il disait à la tribune : « Se figure-t-on ce que deviendrait l'homme, les hommes, l'âme humaine et les sociétés humaines, si la religion y était effectivement abolie, si la foi religieuse y était proscrite? Je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter avec une vérité suffisante ce qui arriverait en nous et autour de nous, si la place qu'y tiennent les croyances chrétiennes se trouvait tout à coup vide et leur empire anéanti. Non, on ne saurait dire à quel degré d'abaissement et de déréglement en viendrait l'humanité. »

Voilà le malheur immense, irréparable, qui résulterait pour notre infortunée patrie de la disparition de la foi avec le prêtre Plus de prêtre dans les paroisses, ce n'est pas seulement la privation des cérémonies du culte et des secours religieux, c'est l'ignorance totale des vérités chrétiennes, c'est l'absence de tout noble sentiment dans l'éducation, c'est la vie sans idéal, sans rien qui attire l'homme en haut, qui l'élève au-dessus de cette terre et qui contienne ses appétits ; ce serait donc bientôt le règne de l'instinct, de la convoitise, de la force brutale.

Ouvrez seulement les yeux, m. f., et essayez de supputer les ruines morales accumulées depuis que, par l'enseignement soi-disant neutre mais réellement athée, par les entraves de toute sorte mises à la fréquentation des catéchismes, par la diffusion des mauvais journaux et livres, par la pression officielle, on s'est efforcé de soustraire les âmes, celles des enfants en particulier, à l'action du prêtre : de tout l'édifice social le respect s'en est allé, l'étiage moral est à la dernière cote, l'honneur n'est plus qu'un mot vide de sens. Le droit ne compte plus, le patriotisme lui-même n'est qu'une chimère, la corruption déborde de toutes parts, l'immoralité s'étale cyniquement, le vice roule, sans rencontrer aucune digue, ses flots fangeux, les crimes se multiplient au delà de toute proportion, le désordre est à l'état endémique, l'anarchie triomphe. Tout se désagrège, et l'édifice social, crevassé partout, ébranlé dans ses fondements, menace de s'écrouler.

Par le présent augurez de l'avenir. Car enfin le prêtre, a dit Notre-Seigneur, le prêtre est le sel de la terre, qui relève le goût des choses d'en haut chez les âmes affadies et les préserve de la décomposition morale ; le prêtre est le flambeau du monde, qui, par ses fonctions saintes, par sa parole, par sa vie, irradie autour de lui chaleur et lumière. Dans une paroisse, peu de personnes profitassent-elles de son ministère, sa seule présence, outre les bénédictions qu'elle attire et les châtiments qu'elle éloigne, est comme un lien entre les âmes et Dieu, comme un point de rattachement à la foi du passé et comme un rappel de ses devoirs oubliés et à une destinée méconnue. Mais que la Sainte Victime ne descende plus sur l'autel, que l'Emmanuel cesse de régner au milieu des populations, que la piété n'apparaisse plus parmi elles que par hasard, la prédiction du Curé d'Ars, les pronostics de Lamartine et de Guizot se vérifieraient.

Aussi bien, de même que tout à l'heure je vous conjurais au nom de Dieu et de sa gloire, je vous supplie maintenant au nom de notre patrie et de son avenir moral et social. A l'exemple de Joseph, dérobez, m. f., le sacerdoce, ce sauveur des âmes, à la fureur de l'Hérode infernal. Sauvez le par vos généreuses offrandes. Dieu, qui sait le nombre des gouttes d'eau de l'Océan et la force qui sur la masse liquide revient à chacune, discernera la quote part que chacune de vos offrandes aura dans une vocation. Grande ou restreinte, cette part vous permettra de dire, à la vue des clercs qui auront bénéficié de vos largesses : « Ce sont nos prêtres. »

Faites mieux encore, vous, jeunes épouses ou épouses de demain : procurez des vocations, méritez par votre vie très chrétienne, par vos prières, que Dieu en suscite parmi vos enfants, et si un jour il vous fait l'honneur d'appeler quelqu'un d'entre eux à la dignité du sacerdoce, soyez heureuses et fières de le lui donner. Ainsi soit-il.

Adresse à un Evêque en visite dans une paroisse

Excellence,

La journée qui s'écoule réalise, pendant quelques instants au moins, pour notre chère paroisse la parole que l'apôtre S. Paul adressait jadis à ses fidèles et qui se lit au verset 11, ch. 1er, de l'Epître aux Romains : « *Desidero videre vos, ut aliquid impertiar vobis gratiæ spiritualis ad confirmandum vos.* J'ai grand désir de vous voir, pour vous faire part de quelque grâce spirituelle afin de vous fortifier dans la foi. »

C'est pourquoi les paroissiens se sont groupés en cette nombreuse assemblée, à laquelle d'ailleurs se sont adjoints quelques éléments des villages voisins, et tous ensemble ils se plaisent à vous redire, en tout respect et de tout cœur : « *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

I. — Et d'abord, Excellence, tous ces fidèles tiennent à vous déclarer qu'ils sont très fiers et très honorés de saluer votre présence en cette église.

Ils savent, en effet, ce qu'est cette société sainte des enfants de Dieu à laquelle ils ont le bonheur d'appartenir ; que les Pontifes romains sont les successeurs de S. Pierre dans le gouvernement de l'Eglise universelle ; que les Evêques, sous l'autorité du Pape, ont reçu mission de régir une por-